

M. I. C. U. M., le Comité des Forges triomphe enfin. Ses carnets de commande s'emplissent. D'Allemagne, d'Angleterre, les ordres arrivent de toutes parts. Dès février, la hausse des fers en est la conséquence. Elle s'accroît en mars, et depuis quelques semaines, les délais de livraison augmentent hors de toute proportion. On ne peut plus avoir de tôles que sous trois ou quatre mois. Notez que la hausse de nos fers est indépendante de celle de la livre. Le minerai vient de Lorraine, en France, le coke de la Ruhr. Ni la livre, ni le dollar n'ont à intervenir dans le prix de notre acier. Sa hausse n'est due qu'à un afflux de demandes, surtout pour l'exportation.

A cette prospérité menaçante pour elle, la métallurgie anglaise avec, sans doute, celle d'Amérique, répond en jetant sur le marché nos devises. Panique. Cette panique est accentuée par l'aide allemande à l'Angleterre.

Sans prendre aucune mesure efficace, le gouvernement français commence sa campagne pour les décrets-lois. La Chambre vote, sous le coup d'affolements simulés, qui justifient la séance de nuit. Mais le plus dur est de forcer la main au Sénat qui, bien que gagné d'avance, craint l'opinion. Voyez comme les cours suivent les nécessités politiques du gouvernement. Ne voit-on pas que la finance règle tout le jeu ? Chute précipitée du début de mars : ultimatum de M. Poincaré à la Commission, intervention de la Banque de France et de l'Amérique juste au moment précis du vote de la Haute Assemblée.

Victoire ! la hausse du franc d'aujourd'hui est précipitée comme sa chute d'hier. En réalité, nous l'avons vu plus haut, c'est une véritable « capitulation nationale maquillée en victoire ».

Je prédis, sans crainte de me tromper, que le franc se stabilisera, avant longtemps, aux environs du cours du début de janvier et reprendra son mouvement lent de baisse continue. Mais il ne variera d'ici les élections, ou leur ajournement, qu'en raison même de la mesure à arracher à la volonté d'un peuple abruti par les vaines formules d'un parlementarisme habile à parer de phrases et d'idées vaines les intérêts qui le conduisent.

Et il apparaît nettement que M. Poincaré a fait le jeu à la fois du Comité des Forges et de la finance anglo-américaine. Il leur a sacrifié son pays. Non, nous ne croyons pas au roman de « la Bataille du Franc » : nous avons assez trinqué pendant cinq ans, « pour le communiqué ». Nous savons.

MECAT.



COTE D'AZUR



Jamais la saison n'a été plus brillante que cette année. Les faces de tous les tenanciers de maisons les plus diverses : meublé, jeu clandestin, prostitution, dancing, s'épanouissent. Songez ! plus prospère même qu'en 1920 et 1921.

Sur la misère aggravée du pays (hausse du dollar de 13.55 en janvier 1923 à 19.90 en 1924), la spéculation et le mercantilisme ont connu une prospérité sans précédent. L'étranger, même de médiocre condition, anglais et américain, se rue vers le plaisir facile et de bas aloi de notre Midi des fêtards.

Les sleepings sont loués trois semaines d'avance. Les trains de première se succèdent sans interruption, bondés ; l'unique train à trois classes a ses troisièmes vides aux trois quarts.

Là-bas : Tripot, tripot et encore tripot. Monte-Carlo gémit ; c'est presque la misère (...dorée). Avec la baisse, les minimum de mise n'ayant pas changé (cinq et vingt francs), les bénéfices sont diminués de la dépréciation des monnaies.

Mais Nice : un cercle pour chaque établissement tant soit peu public, des « boules » dans tous les coins, sans compter les jeux clandestins. Ainsi de Menton à Saint-Raphaël. A Cannes, la royauté de Cornuchet s'impose : en pleine saison, les banques s'y achetaient un, deux et trois millions. On n'y misait, à certaines tables, que par, au moins, dix mille francs à la fois...

Et en même temps, les tramways de Nice et du littoral se mettent en grève. On apprend que les employés ne gagnent que **quatorze francs par jour**.

Ah ! c'est beau, le luxe ! style de places en carton pâte, dorures de camelote, larbins niaisement culottés, tout cela à la portée des bourses moyennes, car le jeu paye tout. Jean-Gabriel Domergue organise les galas des tripots, ou palaces à rendez-vous. Avec sa barbe suffisante, il combine un art de carton qui tient le milieu entre la pièce montée en saindoux et le mercantilisme couturier.

Pourtant... il y a une chose qu'ils n'ont point corrompue. C'est le Carnaval niçois, celui de la rue : la seule fête populaire qui reste en France et peut-être en Europe. On l'a gardée peut-être pour attirer l'homme ou la femme des tripots en quête de sensations brutales dans la foule, avides de tous frôlements. Quoiqu'il en soit, elle est. On n'en ressent que plus vivement combien sous l'égide colonisatrice de notre capital, Carnaval est mort partout autre part que là.

Là, où dans ce raccourci de notre vie sociale, inhospitalier, prétentieux, aux villas trop décorées, aux palaces trop insolents, le jeu et l'or donnent vraiment la mesure du mieux que nous pouvons faire.

Quel cloaque devant la mer bleue !

HENRIETTE M.-E. MILEN.